

## Vers une théorie performative du purisme\*

Spiros MOSCHONAS

Les études du purisme linguistique posent deux grandes questions : a) le purisme comme discours *sur* la langue ; b) le purisme comme pratique linguistique *dans* une langue. Et, comme c'est habituellement le cas, on peut ici ajouter une troisième question : c) la combinaison des deux précédentes.

Les études du purisme en tant que manifestation métalinguistique portent sur le discours particulier des puristes : les lieux communs, les métaphores conceptuelles, les présuppositions, les idées reçues du purisme ; ses sujets et motifs ; ses stratagèmes discursifs et les modes rhétoriques qu'il utilise ; ses objets et objectifs, spécifiques pour chaque circonstance ou période. Dans sa dimension métalinguistique, le purisme peut être conçu comme un courant d'idées, lié historiquement au romantisme français, mais surtout au romantisme allemand ; à l'idéalisme allemand ; au nationalisme ; à l'émergence des langues vulgaires et leur « grammatisation massive » (Auroux 1992 :11) ; aux procédures de normalisation et standardisation linguistique ; etc. Par ses aspects métalinguistiques, le purisme s'intègre dans les études d'attitudes linguistiques (Baker 1992 ; Garrett, Coupland et Williams 2003) et d'idéologie du langage (Schieffelin, Woolard et Kroskrity 1998 ; Kroskrity 2000 ; Jaworski, Coupland et Galasiński 2004 ; Spitzmüller 2005). Il se rattache aussi à des traditions plus récentes, comme l'Analyse critique du discours.

D'un autre côté, l'étude du purisme comme pratique linguistique doit beaucoup à de nombreuses bibliographies nationales sur la normalisation et l'évolution linguistiques, lesquelles malheureusement se développent, dans une large mesure, indépendamment les unes des autres. Les références au purisme linguistique comme pratique collective sont fréquentes dans les études de normalisation, de contact linguistique ainsi que dans les études de politique linguistique ; elles sont fréquentes, aussi, dans les histoires « externes » des langues. Les études de normalisation, des emprunts, des néologismes se réfèrent au purisme comme une force qui guide ou qui empêche le changement linguistique. Dans ces études, le purisme s'entend surtout comme purisme externe et lexical.

À ces deux catégories de questions qui correspondent, jusqu'à un certain point, à des traditions bibliographiques différentes, quoique se chevauchant parfois, on peut ajouter une troisième : la combinaison du purisme métalinguistique au purisme linguistique ainsi que la combinaison des traditions bibliographiques liées à

---

\* L'idée de base développée dans cette étude a été présentée sous le titre « On the performative character of language ideologies » lors de la 9<sup>th</sup> International Pragmatics Conference (Riva del Garda, Italie, 14.07.2005). Je remercie mon frère Gerassimos Moschonas qui a revu et corrigé le manuscrit.

## Vers une théorie performative du purisme

l'étude de ces deux domaines. Le besoin d'études comparées est urgent pour pouvoir répondre à des questions comme les suivantes : quels sont les « points de contact » dans les discours puristes d'un pays à l'autre et d'une langue à l'autre ? Les similarités impressionnantes dans le discours puriste sont-elles réelles ou le produit fabriqué de l'analyse critique ? La manifestation métalinguistique correspond-elle chaque fois à des pratiques linguistiques différentes ? Est-ce le métalangage qui guide la pratique linguistique ou, au contraire, les pratiques linguistiques finissent (toujours ?) par trouver une rationalisation métalinguistique *post hoc* ? De quelles manières et par quels moyens une pratique linguistique se propage-t-elle et devient-elle collective et comment la circulation du discours (Rosier 2004) contribue-t-elle à la propagation de la *pratique* du purisme ?

La présente étude propose un mode d'approche aux questions de cette troisième catégorie. En particulier, l'ambition de ce texte est de présenter, au lieu d'une étude de cas ou d'une application de plus, une théorie qui combinerait les applications existantes et pourrait éventuellement conduire à de nouvelles applications. J'appelle cette théorie « théorie performative du purisme », en la considérant comme faisant partie d'une théorie performative plus générale des idéologies du langage. Selon cette théorie, chaque idéologie a un aspect effectif qui crée sa propre réalité matérielle. La réalité matérielle d'une idéologie du langage n'est autre que les langues elles-mêmes ou certains aspects des langues. Je propose comme point idéal de recherche sur la réalité matérielle –autrement dit : linguistique– du purisme l'étude du normativisme que ce dernier renferme.

Même si mon approche est théorique, elle ne manque pas de perspective empirique. Son antécédent historique est relativement récent : les pratiques correctives, telles qu'elles ont été exercées à très grande échelle en Grèce après la résolution officielle, en 1976, de ce qu'on a appelé la « question linguistique » (sur la diglossie et la question linguistique grecques, voir Psychari 1928 ; Triandaphyllidis 1949). La réforme linguistique de 1976 a adopté, au moins officiellement, la langue dite démotique au détriment de la langue dite *katharévusa* (littéralement, « puriste ») : la haute variété archaïque de la langue grecque, qui a, malgré tout, poursuivi sa route et coexisté avec la démotique. Cette nouvelle norme post-démotique a elle-même développé une attitude puriste qui s'est exprimée ouvertement dans les années 1990 comme un purisme contre les anglicismes (Derlveroudi et Moschonas 2003). A certains égards, la langue *katharévusa* a survécu en tant qu'idéologie de la langue démotique (Moschonas 2008)

Bien que le point de départ de la présente analyse soit un exemple historique de purisme, ce que je présenterai en réalité est une théorie générale d'actes de discours accomplis par les idéologies linguistiques *telles que* le purisme. J'emploierai le terme « correctifs » comme terme général désignant une certaine catégorie des « actes de discours » ou, plutôt, les pratiques intervenant entre l'idéologie et la langue. Les « correctifs » constituent un modèle servant à décrire le caractère performatif des idéologies linguistiques.

### **Performativité**

Le caractère performatif des idéologies en général (en opposition aux idéologies du langage en particulier) a été mentionné par plusieurs théoriciens, notamment les adeptes d'une approche fonctionnelle du discours idéologique. Terry Eagleton, par exemple, emploie le terme « performatif » pour désigner le discours idéologique qui est « non descriptif » et « orienté vers l'action ». Il est supposé exister une sorte

« d'état glissant ou de duplicité enfermés dans le langage idéologique » (Eagleton 1991 : 19), à savoir, une certaine ambiguïté entre le constatif et le performatif, qui permet au discours idéologique d'« accomplir » certains actes ou fonctions en même temps qu'il prétend constater ou décrire des faits. Dans le même esprit, le terme « contradiction performative » se réfère au décalage qu'il existe entre ce que les gens font et ce qu'ils disent ou croient faire (Eagleton 1991 : 53, pour les idéologies en général ; cf. Tsitsipis 1998 : 120-6, pour les idéologies du langage en particulier).

Ces théoriciens, qui mettent l'accent sur le concept d'idéologie en tant qu'« expérience vécue » ou comme un *habitus*, emploient de temps en temps le terme « performatif » comme un équivalent moderne du terme plutôt désuet « conscience pratique » (tel que l'utilisent, par exemple, Marx et Engels dans *L'idéologie allemande*). La notion d'« interpellation » d'Althusser (1970) contient en ce sens le caractère performatif de l'idéologie en général : l'interpellation est comme un appel au devoir ou un appel aux armes ; c'est un directif ultime (« Passez à l'action »). « 'Deviens ce que tu es' : Telle est la formule qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution », d'après Bourdieu (1982 : 127).

Quelle que soit la perspicacité de telles affirmations théoriques concernant le caractère « vécu » ou « actif » des idéologies, elles opèrent toutefois dans les limites d'une analogie. Les idéologies sont entendues comme des discours : elles n'emploient pas seulement des énoncés performatifs, elles *sont* des énoncés performatifs. Ce qui n'a jamais été précisé est la question de savoir en quoi les idéologies et les énoncés performatifs se ressemblent. Et souvent, ces mêmes théoriciens qui postulent la performativité du discours idéologique se révèlent circonspects vis-à-vis de la théorie des actes de discours (*speech acts*), comme le démontrent, par exemple, Pêcheux (1975) ou Bourdieu (1982 : 68-75). Selon ces derniers, les conditions postulées de satisfaction (*felicity conditions*) sous-estiment l'importance des facteurs sociaux et institutionnels.

Les études des idéologies du langage ne se distinguent pas non plus par leur finesse analytique concernant la même question. Dans son texte fondateur « Language Structure and Linguistic Ideology » (1979), Michael Silverstein souligne que les conceptualisations de la structure linguistique peuvent affecter l'évolution d'une langue (il prend toutefois soin de ne pas employer le terme « performatif » pour cet aspect « actif » de la perception du langage). Bien plus tard, dans son introduction à un recueil de communications largement cité, Woolard (1998 : 10-11) souligne également le caractère « actif », « créatif », « effectif », « affectif », « conséquent » – autrement dit : performatif – des idéologies du langage. Les idéologies du langage sont très souvent étudiées « en action », dans le cadre d'une planification linguistique (par exemple, Jaffe 1999) ou dans le contexte d'un débat linguistique (Blommaert 1999), leur aspect « effectif » étant souvent associé au changement linguistique (voir Lippi-Green 1994 ; Langer 2001 ; Beckford Wassink et Dyer 2004 ; Milroy 2004, entre autres). Pourtant, les vues introduites par Silverstein n'ont pas conduit à une théorie du changement linguistique *en tant que* changement modifié par l'intervention de l'idéologie du langage. Tant les mécanismes sémiotiques métalinguistiques que ceux de la propagation du changement linguistique (impulsé par l'idéologie) ne sont pas précisés. Une cartographie pratique de la médiation de l'idéologie linguistique reste absente.

La théorie des pratiques correctives pourrait fonctionner comme un modèle pour l'étude des influences qu'exercent sur la langue les conceptions

métalinguistiques façonnées dans une communauté linguistique. Elle pourrait peut-être combler l'écart entre mots et actes, entre métalangage et langage. Si elle pouvait conduire à des définitions opérationnelles utiles pour la mise en œuvre de recherches empiriques et comparatives, elle aurait atteint son but.

### **Correctifs**

J'entends par « correctifs » ou « pratiques correctives » le comportement linguistique formé et motivé par des évaluations telles que « correct – incorrect », « propre – impropre », « apte – inapte », « bon – mauvais », « beau – laid », « exact – inexact », « de bon goût – de mauvais goût ». Certains de ces antonymes se graduent, d'autres non. Ils expriment tous des évaluations métalinguistiques : « correct – incorrect » signifie « dit ou formulé correctement ou incorrectement ». Naturellement, la plupart des correctifs s'appliquent au langage écrit ; les antonymes « correct – incorrect » signifient principalement « écrit correctement ou incorrectement ». Pourtant, la parole, le langage oral, peut également faire l'objet d'évaluation et de correction, comme dans l'enseignement d'une première ou deuxième langue (Paveau 2003), dans l'entraînement au discours (voir les instructions d'orthophonie) ou dans les instructions, récemment étudiées par Cameron (2000), pour devenir un interlocuteur, voire débateur, efficace.

Les pratiques correctives sont principalement, sinon exclusivement, connues par l'intermédiaire des *instructions* correctives. Prenez, par exemple, une instruction ordonnant qu'on ne dise ou n'écrive jamais *αποφασίζω ότι* (« je décide que »), mais bien plutôt qu'on dise ou qu'on écrive *αποφασίζω να* (« je décide de »). On peut supposer donc qu'il y a au moins un membre dans la communauté linguistique grecque qui suive cette recommandation, à savoir celui qui l'a émise (Papazafiri 1991). Cette directive a sans doute de nombreux destinataires, potentiellement tous les membres de la « communauté linguistique » grecque. De même, l'instruction ordonnant aux orateurs allemands de ne pas employer « geschockt » (choqué) mais de dire et d'écrire à la place « schockiert » a au moins un énonciateur (Natorp 1996) et potentiellement un nombre illimité de destinataires (sur cet exemple, voir Moschonas et Spitzmüller 2007). De même que, l'instruction qui interdit l'expression « se suicider » (Garmadi 1981 : 65) ou celle qui distingue l'emploi de « nettoyage » de celui de « nettoie » en français (Rosier 2004 : 75-76), ou toute instruction qui bannit un « mot étranger ». Suivre une instruction signifie qu'on essaie d'y conformer sa pratique linguistique

Bien évidemment, les groupes qui émettent les instructions correctives et y obéissent sont d'ordinaire nombreux. Les pratiques correctives sont des pratiques *sociales* ; elles sont *collectives* et *guidées*. Destinataires et destinataires font partie du même groupe, doté, comme chaque groupe, d'une certaine organisation sociale. Ainsi, *directives are directed*. Bien que les instructions correctives soient émises par la minorité, elles s'adressent à la majorité ; potentiellement elles s'adressent à tous ceux qui savent lire et écrire.

On ne doit de même pas penser que les pratiques correctives sont employées par les seuls correcteurs, éditeurs ou autre « corps de métier » similaire (Cameron 1995 : chapitre 2). Les pratiques de ces professionnels, comparées aux pratiques correctives des autres, présentent évidemment un intérêt spécifique, car elles font davantage appel à la technologie. Toutefois, la pratique corrective est un phénomène bien plus répandu, surpassant toute division du travail linguistique. Pensons un moment aux pratiques correctives associées à l'éducation des enfants (« gros mots »)

ou aux mots tabous, ou encore aux pratiques correctives de l'euphémisme. Pensons également au politiquement correct, aux attitudes face aux expressions sexistes ou racistes ou à la censure et l'autocensure. Pensons aux pratiques associées à la standardisation et l'éducation au langage ou, finalement, au purisme linguistique.

Les pratiques correctives ne s'appliquent pas aux seuls mots ou expressions particulières – bien que les mots soient leur cible la plus facile, leur cible privilégiée. Les correctifs peuvent également être dirigés vers des *actes* de discours (tels que les injures; cf. Andersson et Trudgill 1992) ou des *événements* de discours (un entretien ou un *talk show* sont habituellement soumis à des règles préétablies, comme on le sait par les manuels de journalisme). Les correctifs peuvent avoir comme objet des registres entiers (exemples : les guides pour l'écriture d'essais ou ceux adressés aux journalistes) ou des formes littéraires particulières (le rythme iambique de quinze syllabes, par exemple, est encore considéré par beaucoup en Grèce comme étant « le rythme national », malgré le fait que, suivant les critères de la phonologie métrique, le rythme de la conversation quotidienne est trochaïque plutôt qu'iambique; cf. Nespoulet 1999 : 173). Mouvements littéraires, générations littéraires, voire des auteurs individuels, peuvent assumer la fonction de modèles linguistiques, inspirant des pratiques correctives directes ou indirectes, manifestes ou rampantes. Un comportement « correctif » peut concerner des langues entières (par exemple, les Grecs considèrent l'allemand comme une « langue barbare ») - et ainsi de suite.

Si générale soit-elle, la définition des pratiques correctives comporte deux composantes. Les pratiques correctives sont linguistiques et métalinguistiques - et elles le sont simultanément. Les pratiques correctives ont lieu *au sein* d'une langue, sur la base d'un standard métalinguistique ou d'une idéologie *concernant* cette langue. Habituellement, la norme métalinguistique peut être exprimée comme une instruction correctrice se composant d'une partie prohibitive, d'une partie normative ainsi que d'une partie explicative ou évaluative, respectivement : une partie utilisant des expressions déontiques négatives (le prohibitif), une partie utilisant des expressions déontiques affirmatives (le normatif) et une partie utilisant « parce que », « à cause de... » et expressions explicatives semblables (l'explicatif). En conséquence, un correctif revêt la forme générale suivante :

On ne devrait ni dire ni écrire X [prohibitif] ;  
on devrait dire et écrire Y [normatif],  
parce que Z [explicatif].

Revenons à l'exemple susmentionné: « on ne devrait ni dire ni écrire 'αποφασίζω ότι' [je décide *que*] ; on devrait dire et écrire *αποφασίζω να*' [je décide *de*], parce que... » (Papazafiri 1991 : 14-16).

Dans le discours réel, naturellement, l'une ou l'autre de ces parties peut être absente, présumée ou implicite. Très souvent, un énoncé prescriptif se cache sous une forme descriptive (comme un constatif), la partie normative étant énoncée sans modalités déontiques tandis que la partie prohibitive étant présumée. La présence implicite ou discrète des modalités assertive et déontique explique la grande capacité de l'énoncé prescriptif à se faire passer comme descriptif. Dans un grand nombre de cas (exemple : la chasse des mots étrangers), le prohibitif est énoncé sans suite –ou

## Vers une théorie performative du purisme

correspondance– normative (l'instruction négative n'étant pas suivie d'une suggestion quant au mot qui devrait remplacer le mot étranger banni).

En outre, il faut noter que la partie étiologique/explicative comporte, le plus souvent, une évaluation du type « correct – incorrect » : « on ne devrait pas dire ou écrire X ; on devrait dire et écrire Y, parce que, par exemple, X est incorrect et Y est plus approprié ». Habituellement, et si nous tenons compte de la synonymie des termes utilisés, les parties déontique et étiologique sont tautologiques, ce qui fait que l'explication fournie finit par devenir circulaire : « on ne devrait ni dire ni écrire X parce qu'il est inexact et incorrect de dire ou écrire X ». (Dans l'exemple de Papazafiri cité ci-dessus, le correctif est expliqué comme suit : « le verbe 'décider' exige une construction infinitive; ainsi, il ne peut pas être suivi d'une proposition complétive » – ce qui est une explication parfaitement circulaire.)

Les instructions correctives, une fois suivies, résultent de la pratique corrective respective; le résultat d'un correctif, quand ce dernier est compris et respecté (*securing uptake* et *taking effect*, selon Austin), c'est précisément d'écrire ou dire Y au lieu de X.

Il faut ici noter qu'un correctif est susceptible d'être formulé quand X et Y sont attestés dans la langue, quand il y a, par conséquent, une variation entre X et Y. En outre, une directive présuppose que quelqu'un a une certaine connaissance de X et de Y ; d'une certaine manière, l'instruction corrective est ce qui porte X et Y à l'attention de ceux qui sont susceptibles de la suivre. Il y a là un aspect du purisme qui est peu relevé dans la littérature, à savoir que le purisme lui-même, en dépit des intentions des puristes, est une force qui crée la variation, au moins une certaine variation. (Ce n'est pas mon propos ici de traiter la question, par ailleurs très intéressante, concernant les aspects de la langue qui deviennent partie de la conscience linguistique et ceux qui sont en dehors de cette conscience – c'est la question de la « metalinguistic awareness » adressée par Silverstein 1981 ; cf. également Niedzielski et Preston 2000 : 10-25.)

Dans la mesure où la pratique corrective combine une activité collectivement accomplie à une norme métalinguistique, une attitude ou une évaluation, la standardisation linguistique est le champ le plus approprié pour étudier les sources et les effets des instructions correctives. Et ceci parce que les langues normalisées sont, à l'image exacte des pratiques correctives, d'une nature double : elles sont à la fois une langue (un dialecte parmi d'autres dialectes) et une norme (un standard métalinguistique au moyen duquel d'autres dialectes sont « mesurés »). Les langues normalisées ne sont pas juste des langues (comme les puristes le croient) ; et les langues normalisées ne sont pas juste des normes (comme quelques linguistes l'ont suggéré : Milroy et Milroy 1999 : 19 ; Milroy 2001). Elles sont les deux à la fois: des langues et, en même temps, des modèles métalinguistiques. En plus, dans le processus de normalisation plusieurs forces (administratives, éducatives, etc.) sont impliquées, et ces forces –toutes– sont nécessaires, d'un côté, pour rendre les correctifs efficaces et, de l'autre, pour disséminer les pratiques correctives. La standardisation d'une langue fonctionne comme un multiplicateur des correctifs (Rosier 2004 : 67).

### Applications

L'analyse quantitative et qualitative des instructions correctives peut aider à diagnostiquer les normes au moyen desquelles la standardisation est réalisée. En outre, l'observation du changement des normes peut amener à la formulation

d'hypothèses concernant des changements linguistiques possibles. Les instructions correctives éclairent, sous un angle indirect, la normalisation : elles la rationalisent et, en même temps, la condensent, voire la représentent. L'étude des pratiques correctives constitue donc un observatoire privilégié pour le chercheur, précisément parce que l'objectif de la correction est la transformation des normes en langue. Je donnerai ici quelques indications sur la manière dont les normes de langue circulent et se disséminent, en présentant certains des résultats d'une recherche que j'ai conduite, à partir des articles des journaux sur l'usage linguistique, en Grèce. Cette recherche fait partie d'un projet plus large sur les normes linguistiques et leur évolution, après l'adoption officielle de la langue démotique.

Il y a au moins trois changements importants de la norme post-diglossique en Grèce, que je présente ici sous forme de généralisations (pour les données en question, voir Moschonas 2001 ; 2005 ; 2008).

1. Le premier changement important est l'affaiblissement graduel de la tendance initiale de la langue démotique à éviter les formes savantes. Les expressions archaisantes sont désormais considérées comme indispensables et sont en train de devenir connues par un public plus large, précisément grâce aux instructions correctives. Les formes savantes sont maintenant évaluées selon un nouveau modèle phraséologique : elles sont traitées comme locutions, clichés et stéréotypes, sorte de formules toute faites.
2. Les puristes convergent sur la même pratique linguistique : la création des calques. Cette pratique a été suivie par les représentants des deux camps anciens, à la fois ceux de la démotique et de la *katharévusa* (les premiers toutefois se plaignant au motif que les normes de la *katharévusa* pénètrent dans la morphologie des calques). En d'autres termes, le purisme linguistique est en train de devenir *bi-glossique* tout en demeurant diglossique ; il est par ailleurs pratiqué sur une échelle de masse, principalement contre les emprunts anglais ; et il prend, dans la presse, la forme du rejet complet du bilinguisme ainsi que du contact linguistique.
3. Ainsi, un nouveau modèle correctif, compatible avec la nouvelle *démotique puriste* ou le *purisme démotique*, gagne du terrain et il est en train de s'imposer. Le modèle morphologique traditionnel, qui mettait en avant l'uniformité grammaticale de la langue, est en train d'être remplacé par un modèle phraséologique mettant l'accent sur la distinction linguistique – et sociale. L'apprentissage de la phraséologie est considéré comme étant la nouvelle richesse de la langue, son emploi devenant un signe de « distinction » (Bourdieu 1982 : 50-51). En un sens, ce n'est que maintenant que le grec moderne invente son bon usage.

Est-ce que la théorie performative du purisme pourrait être utile dans une perspective comparative ? L'évolution des normes grecques modernes trouve-t-elle des équivalents ailleurs, rencontre-t-elle des mouvements analogues en d'autres langues ? Je me permets ici de mentionner un travail comparatif en cours sur les références métalinguistiques dans le langage médiatique de la Grèce et de l'Allemagne (Moschonas et Spitzmüller 2007). La recherche est focalisée sur la seconde moitié des années 1990 et le début des années 2000, une période, dans ces

## Vers une théorie performative du purisme

pays, de croissance remarquable de l'intérêt public au sujet de la langue médiatique. Cet intérêt demeure fort jusqu'à nos jours. Dans ce travail, toutes les apparitions (explicites ou implicites) des correctifs prohibitifs, normatifs et explicatifs dans le corpus de publications de la presse grecque et allemande sont codifiées en triplettes X-Y-Z (prohibitifs-normatifs-explicatifs).

Tout d'abord, Moschonas et Spitzmüller constatent que les instructions correctives tendent à former des *répertoires correctifs*, un type d'« isoglosses » correctives. Voici, à titre d'exemple, le répertoire récemment publié, via son représentant, par le Conseil National de Radiotélévision en Grèce:

Il est temps que chacun prenne sa responsabilité. Il suffit d'observer la fréquence de certains phénomènes linguistiques afin que l'opinion publique s'alerte et se sensibilise. Ainsi, nous entendons souvent :

- των υπαρχόντων προβλέψεων [« de prévisions (f.) existants (m.) » : violation de règle d'accord archaïque]
- των αναληφθέντων πρωτοβουλιών [« des initiatives (f.) entreprises (m.) »]
- πιθανά αντί πιθανόν [« probablement » : suffixe archaïque préféré]
- εκ των ουκ άνευ αντί εκ των ων ουκ άνευ [« sine qua non », phrase archaïque formulée incorrectement]
- ενδεχόμενα αντί ενδεχομένως [« probablement » : suffixe archaïque préféré]
- προηγούμενα αντί προηγουμένως [« précédemment » : suffixe archaïque préféré]
- παρήγγειλε αντί παράγγειλε (προστακτική) [« ordonne » (imp.) : violation de règle archaïque]
- εξήτασε αντί εξέτασε [« examine » (imp.)]
- πραγματεύομαι αντί διαπραγματεύομαι [« traiter » au lieu de « négocier » : locution incorrecte]
- ασκώ αντί εξασκώ [« exercer » au lieu de « s'exercer »]
- μετοικίζω αντί μετοικώ [« changer de résidence » : locution démotique au lieu de locution de *katharévusa*]
- σω(ο)ρό (του νεκρού) αντί σορό [« tas » au lieu de « coffre, dépouille mortelle » : confusion d'homonymes]
- η πληροφορία διαρρέει και δεν την διαρρέουν [« une information fuit » au lieu de « on a fui l'information »]. (Papakostas 2006)

La plupart des instructions correctives que nous venons de mentionner suivent le modèle phraséologique et visent à réguler l'emploi des formes savantes. De fait, il est constaté que, sur l'ensemble des références considérées dans le cadre de la recherche en question, une majorité relative (45.7%) vise à réguler la morphosyntaxe (notamment les types de séquences et les structures des syntagmes), tandis que 5.9% des références ont trait aux locutions stéréotypées. Les références à des suffixes incorrects (7.3%), à des abus du suffixe adverbial démotique -α (6%), à la violation de la morphologie archaïsante (5.5%) ne sont pas très fréquentes, tandis qu'à peine 5.7% des références ont comme objet l'adaptation des emprunts. En ce qui a trait au

vocabulaire, les références à des mots étrangers ne sont que de 6.1%. L'ensemble des références concernant les emprunts est dans le corpus grec de 12.7% (contre 40.5% dans le corpus allemand).

Ces données sont indicatives de deux tendances différentes de re-standardisation. Le grec moderne, dont la formule de standardisation demeure focalisée sur l'équation « norme = démotique + archaïsmes », persiste à accorder la priorité au purisme interne plutôt qu'externe. Comme il a été déjà souligné, le modèle « grammatical » traditionnel de l'instruction correctrice en Grèce est en net recul au profit d'un nouveau modèle « phraséologique ». Ce nouveau modèle met l'accent sur l'historicité et le caractère conventionnel des règles prescriptives. Par contre, en Allemagne, le purisme contre les anglicismes se situe au cœur de la re-standardisation (ce qui est, bien évidemment, le cas aussi des tentatives pour la réforme de l'orthographe ; cf. Johnson 2005). Ainsi, le modèle « grammatical » traditionnel est en train d'être remplacé par un nouveau modèle « sémantique » construit, bien davantage qu'en Grèce (où c'est la tradition qui prime), autour des priorités perçues comme « rationnelles » par les initiateurs des instructions correctives.

Les changements des normes (et dans les normes) de la langue normalisée nous permettent de formuler des hypothèses au sujet d'un changement possible de la langue normalisée elle-même. Mais considérons ici quelques conditions que la théorie performative devrait remplir en vue de maintenir intact le lien causal entre le métalangage et la langue.

#### **Conditions**

Contrairement aux idéologies politiques ou raciales, les idéologies du langage devraient être considérées comme accomplissant des « actes de discours » à un niveau métalinguistique. Leur direction d'ajustement n'est ni des choses aux mots, ni des mots aux choses, mais plutôt des mots aux mots, d'un métalangage à une langue. Leur effet perlocutionnaire est en dernière analyse locutionnaire. Puisque les instructions correctives sont prescriptives, leur force illocutionnaire est celle d'un directif. Mais l'effet visé est d'altérer le comportement linguistique ; ce faisant, leur effet perlocutionnaire devient locutionnaire. En fin de compte, les conditions de réussite des pratiques correctives sont aussi des conditions de changement linguistique : de la même façon que l'accomplissement d'un acte du langage peut être « heureux » ou « malheureux » dans des circonstances particulières, la réalisation d'un changement linguistique peut réussir ou non dans des circonstances et à des moments donnés.

Une théorie du caractère performatif des idéologies du langage devrait remplir certaines conditions préalables. Premièrement, une typologie des performatifs idéologiques du langage devrait s'efforcer de traiter et d'englober des *pratiques* linguistiques plutôt que des *actes* individuels. Les idéologies du langage ne parviennent à accomplir leur magie qu'à travers les pratiques collectives comme la normalisation, le purisme linguistique, l'apprentissage et l'enseignement d'une langue. Manifestement, on devra assigner à de telles pratiques « prescriptives » des « intentions collectives » irréductibles (Searle 1990).

Deuxièmement, les intentions collectives ne peuvent que comporter des manifestations collectives. Par conséquent, les types performatifs au niveau métalinguistique devraient être associés aux discours relayés par les mass-media, aux « trajectoires de textes » (Blommaert 2005 : 62-64), aux « chaînes communicatives » (Fairclough 1995 : 37) ou à des genres particuliers comme les colonnes spécialisées

## Vers une théorie performative du purisme

dans les journaux ou des manuels d'éditeurs (Cameron 1995). En d'autres termes, les catégories d'« actes du langage » ne devraient pas être transférées telles quelles du niveau linguistique au niveau métalinguistique, dans ce dernier les conditions de satisfaction ne pouvant pas se réduire à des énoncés spécifiques de particuliers – et uniquement de particuliers.

Troisièmement, les actes métalinguistiques de discours, et, par voie de conséquence, les correctifs, devraient être considérés comme chargés d'une valeur sociale plutôt que « neutres » et « conventionnels » ; ils sont corrélés aux normes, valeurs, croyances et attitudes, et ils sont très souvent débattus au sein d'une communauté. Dans le cas –et le cadre– d'actes métalinguistiques, on pourrait s'attendre à ce que la conventionnalisation s'opère par degrés, à ce que les pratiques correctives s'affirment et se disséminent en suivant la structure de l'organisation sociale. Lorsqu'ils servent la normalisation, on attend des correctifs qu'ils se propagent de l'élite à un plus petit public d'adeptes et de personnes dévouées à la cause, et de là au grand public.

Quatrièmement, les actes métalinguistiques devraient avoir des conditions de satisfaction ou de succès spécifiques. Les correctifs peuvent être utilisés comme un modèle pour le caractère performatif des idéologies du langage parce qu'ils ont des conditions de sincérité et de contentement directes, plus particulièrement celles qui sont reconnues dans les instructions correctives.

Chercher à formuler les conditions de satisfaction dans le cas des correctifs nous oblige à nous interroger sur les conditions de succès du purisme. Dans quelles circonstances le purisme est-il réussi ? Nous pouvons donner une première réponse à une question sociolinguistique aussi complexe, en observant que le discours sur le purisme recule tant que la pratique puriste s'étend. La pratique puriste et le discours puriste sont, dans certains cas, en relation inverse. La cause de la disparition possible du métadiscours sur le purisme externe, en Grèce, pourrait bien être la banalisation de l'attitude puriste, si grande en pratique qu'elle n'est même plus ressentie comme telle. Actuellement, nous assistons à la phase de succès du pendule puriste. Est-ce le même en France ? Comme l'a observé Jean-Marie Klinkenberg (cité par Rosier 2004 : 78), dans le contexte du purisme français, « aujourd'hui il n'est presque personne qui se déclare puriste ». Mais, cela ne signifie pas que la *pratique* puriste a cessé : « l'idéologie ne dit jamais 'je suis idéologique' » (Althusser 1970 : 114).

La fonction principale du discours puriste est de créer une certaine « conscience métalinguistique » (M. Silverstein), principalement des mots « étrangers ». Cette conscience est basée sur l'identification par un groupe élitaire, bilingue, fort probablement, de quelques (mais pas plus de quelques toutefois) mots « étrangers » comme étrangers, c'est-à-dire *d'origine* étrangère. Typiquement, toutefois, les « emprunts » morphologiques, syntaxiques et phonologiques ne sont pas pris en compte (le phénomène, comme dirait Althusser, de la *méconnaissance*).

Dans son effort de repérer les xénismes, le purisme fonctionne de manière contradictoire. Il est conçu comme une arme contre la variation (les puristes sont supposés être les « gardiens de l'homogénéité du langage ») ; pourtant, par des moyens auxquels il a déjà été fait allusion, il *produit* la variation : les puristes introduisent et emploient des néologismes (des calques, habituellement) qui, pour un temps ou pour certains membres de la communauté linguistique (à savoir les puristes eux-mêmes et leur sphère d'influence), coexistent avec les mots étrangers stigmatisés. Durant leur phase d'existence parallèle, les deux termes peuvent développer des

nuances ou des sens différents (il n'y a pas de variation de forme sans variation de signification) et leur utilisation peut être le fait de différents groupes au sein de la population (par exemple, les lettrés *versus* les illettrés). De cette façon, une nouvelle variation, à la fois formelle et sémantique, est introduite dans le langage. Désignons-la comme « une variation puriste ».

Il y a trois résultats de variation puriste : a) un néologisme existe en même temps qu'un emprunt ciblé ; b) le néologisme ne parvient pas à remplacer sa cible et il est tôt ou tard retiré de la circulation ; c) le néologisme réussit à remplacer l'emprunt étranger et leur association finit par s'oublier. Le purisme échoue, en partie du moins (ou de façon équivalente : le purisme réussit en partie), si la nouvelle invention, non contente de se bâtir sa propre carrière littéraire pendant un certain temps, parvient à faire oublier son association avec l'original (les exemples d'inventions tombées dans l'oubli ne manquent pas). En d'autres termes, le purisme échoue dans deux des trois cas de variation puriste.

Le purisme réussit lorsque la traduction de l'emprunt parvient à remplacer « complètement » le mot « étranger », de le « gommer » de la conscience pour ainsi dire. Dans ce cas, l'avancement des pratiques puristes, comme la traduction d'emprunts, rend plus conventionnelles les nouvelles inventions au sein d'une communauté plus large, en particulier lorsque ces dernières sont soutenues par le système éducatif et d'autres appareils idéologiques d'Etat.

Quand le purisme réussit et pour qu'il réussisse, les pratiques puristes doivent finalement avoir pour résultat d'affaiblir la conscience linguistique dont le renforcement a pourtant été la fonction originelle –et fondatrice– du purisme. Le purisme doit dorénavant s'exercer contre lui-même. La pratique puriste doit devenir automatique, comme un réflexe, pour réussir. Mais l'origine des traductions d'emprunts doit s'oublier. Il ne suffit pas de faire sonner la cloche. Finalement, le purisme ne peut plus s'identifier comme tel, même dans les cas où il est considéré comme réussi. Parce qu'il faut qu'il soit oublié pour réussir. C'est le réel « performadox » du purisme.

(Université d'Athènes)

### **Bibliographie**

- Althusser L. (1970), « Idéologie et appareils idéologiques d'état », *Positions (1964-1975)*, Paris : Éditions Sociales (1976), 67-125.
- Andersson L.-G. et P. Trudgill (1992) *Bad language*, Londres : Penguin.
- Auroux S. (1992), « Introduction : Le processus de grammatisation et ses enjeux », dans S. Auroux (1992), *Histoire des idées linguistiques*, t. 2 : *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège: Mardaga, 11-64.
- Baker C. (1992), *Attitudes and language*, Clevedon: Multilingual Matters.
- Beckford Wassink A. et J. Dyer (2004), "Language ideology and the transmission of phonological change", *J. of English Linguistics* 32.1, 3-30.
- Blommaert J. (éd.) (1999), *Language ideological debates*, Berlin/NY : de Gruyter.
- Blommaert J. (2005), *Discourse*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.
- Cameron D. (1995), *Verbal hygiene*, Londres : Routledge

## Vers une théorie performative du purisme

- Cameron D. (2000), *Good to talk?*, Londres : Sage.
- Delveroudi Rh. et S. Moschonas (2003), « Le purisme de la langue et la langue du purisme », *Philologie im Netz* 24, 1-26.
- Eagleton T. (1991), *Ideology. An introduction*, Londres : Verso.
- Fairclough N. (1995), *Media discourse*, Londres : Arnold.
- Garmadi J. (1981), *La sociolinguistique*, Paris : PUF.
- Garrett P., N. Coupland et A. Williams (éds) (2003), *Investigating language attitudes. Social meanings of dialect, ethnicity and performance*, Cardiff: University of Wales Press.
- Jaffe A. (1999), *Ideologies in action. Language politics on Corsica*, Berlin/NY: de Gruyter.
- Jaworski A., N. Coupland et D. Galasiński (éds) (2004), *Metalinguage. Social and ideological perspectives*, Berlin/NY : de Gruyter.
- Johnson S. (2005), *Spelling trouble? Language, ideology and the reform of German orthography*, Clevedon : Multilingual Matters.
- Kroskrity P. V. (éd.) (2000), *Regimes of language. Ideologies, politics, and identities*, Oxford : James Currey.
- Langer N. (2001), *Linguistic purism in action. How auxiliary tun was stigmatized in Early High German*, Berlin/NY : de Gruyter.
- Lippi-Green R. (1994), *Language ideology and language change in Early Modern German. A Sociolinguistic study of the consonantal system of Nuremberg*, Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- Milroy J. (2001), "Language Ideologies and the consequences of standardization", *J. of Sociolinguistics* 5.4, 530-555.
- Milroy L. (2004), "Language ideologies and linguistic change", dans C. Fought (éd.), *Sociolinguistic variation. Critical reflections*, Oxford : Oxford University Press, 161-177.
- Milroy J. et L. Milroy (1999), *Authority in language. Investigating Standard English*, Londres : Routledge.
- Moschonas S. (2001), « Οι διορθωτικές στήλες στον ελληνικό Τύπο », *Journal de linguistique appliquée* 17, 49-68.
- Moschonas S. (2005), « Διορθωτικές πρακτικές », dans *Χρήσεις της γλώσσας* (Colloque Scientifique, 3-5.12.2004), Athènes : Εταιρεία Σπουδών Νεοελληνικού Πολιτισμού και Γενικής Παιδείας, 151-74.
- Moschonas S. (2008), à paraître, "Language issues after the language question. On the modern standards of Standard Modern Greek", dans A. Georgakopoulou et M. Silk (éds) *Standard languages and language standards. Greek, past and present*, Londres : King's College – Centre for Hellenic Studies.
- Moschonas S. and J. Spitzmüller (2007), "Metalinguistic discourse in and about the media. On some recent trends of Greek and German prescriptivism" (communication présentée lors de la 2<sup>nd</sup> Language in the Media Conference, University of Leeds, 3-5.9.2007), <http://www.ds.uzh.ch/spitzmueller/docs/pres-leeds-2007-09-05.pdf>.

- Natorp Klaus, (1996), "Verarmt und verwildert. Kleines Lamento über den Umgang mit der Sprache", *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (3.8).
- Nespor M. (1999), *Φωνολογία*, Athènes : Patakis.
- Niedzielski N. A. et D. R. Preston (2000), *Folk linguistics*, Berlin/NY : de Gruyter.
- Papakostas J. (2006), « Τι γλώσσα διαμορφώνουν τα ΜΜΕ », *Ελευθεροτυπία* 19.6.
- Papazafiri I. (1991), «Αποφασίζω ... ότι », *Ta Néa* 2.3.
- Paveau M.-A. (éd) (2003), « Gestes et enjeux de la correction », *Les Français aujourd'hui* 140.
- Pêcheux M. (1975), *Les vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*, Paris: Maspero.
- Psychari J. (1928), « Un pays qui ne veut pas de sa langue », dans *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques (1884-1928)*, Paris : Les Belles Lettres (1930), 1283-1337.
- Rosier L. (2004), « La circulation des discours à la lumière de l'effacement énonciatif : l'exemple du discours puriste sur la langue », *Langages* 156, 65-78.
- Schieffelin B. B., K. A. Woolard et P. V. Kroskrity (éds) (1998), *Language ideologies. Practice and theory*, Oxford: Oxford University Press.
- Searle J. R. (1990), "Collective intentions and actions", dans *Consciousness and language*, Cambridge: Cambridge University Press (2002), 90-105.
- Silverstein M. (1979), "Language structure and linguistic ideology", dans P. Clyne, W. Hanks et C. Hofbauer (éds) *The elements. A parasection on linguistic units and levels*, Chicago : Chicago Linguistic Society.
- Silverstein M. (1981), "The limits of awareness", dans A. Duranti (éd.) *Linguistic anthropology. A reader*, Oxford: Blackwell (2001), 382-401.
- Spitzmüller J., (2005), *Metasprachdiskurse. Einstellungen zu Anglizismen und ihre wissenschaftliche Rezeption*, Berlin/NY : de Gruyter.
- Triandaphyllidis M. (1949), « L'état présent de la question linguistique en Grèce », *Byzantion* 19, 281-288.
- Tsitsipis L. (1998), *A linguistic anthropology of praxis and language shift. Arvanitika (Albanian) and Greek in contact*, Oxford : Clarendon Press.
- Woolard K. (1998), "Introduction. Language ideology as a field of inquiry", dans B. B. Schieffelin, K. A. Woolard et P. V. Kroskrity (éds), *Language ideologies. Practice and theory*, Oxford: Oxford University Press, 3-47.